N° 111
2 €
Juillet-Septembre
2016

La Page

DU 14E ARRONDISSEMENT

POT DES LECTEURS
Les archives de *La Page*
Soirée exceptionnelle
au Moulin à café
jeudi 13 octobre
à partir de 20h.
www.lapage14.info

Artisan et artiste, une même passion

© Isabelle Bideau, collection du Mobilier national

QUATORZE DEBOUT
Nuit debout
à Denfert-Rochereau ➤ P. 3

PAULA M. BECKER
Une peintre allemande
à Montparnasse. ➤ P. 6

CENT ANS DE VIE DANS LE 14e
Une « voisine »,
née rue de Vanves ➤ P. 6-7

● Citoyen engagé, nourri de poésie, l'artiste Jean Lurçat a repris dans *Résistance* (3,68 m x 11,40 m), les mots d'un poème d'Eluard : "Camarades de lutte, j'entends vos voix et je vous appelle ; je vous appelle dans la langue connue de tous, une langue qui n'a qu'un mot, liberté". Comme d'autres artistes ayant aussi vécu dans le 14e, il est à l'honneur dans une exposition parisienne à ne pas manquer. ➤ (SUITE P. 6,7 ET 8).
Comme le sont des artisans créateurs de nos quartiers, dans ce numéro estival : ils/elles exercent le métier de relieuse, plumassière, horlogère, verrière, restaurateur du patrimoine, luthier. ➤ (SUITE P. 4 ET 5)

© Alain Goric'h

Entretien

Robert Kouabo, animateur de kiosque

La Page – Monsieur Kouabo, vous êtes kiosquier, avenue du Maine, juste devant le centre commercial Gaîté, dites-nous ce qui vous a amené à ce métier et à ce kiosque en particulier.

Robert Kouabo – J'ai commencé par être animateur social, puis j'ai voulu faire autre chose. Un de mes amis, qui tenait un kiosque rue Croix-des-Petits-Champs dans le 1er arrondissement, m'a demandé de venir l'aider. J'ai ainsi pris goût à ce métier.

Au bout d'une dizaine d'années, pour me mettre à mon compte, j'ai fait une demande auprès de la Mairie de Paris. Elle m'a proposé ce kiosque, fermé depuis un certain temps. Il m'a fallu reconstituer une clientèle, mais aujourd'hui mon kiosque est devenu un lieu de vie où j'écoute tout le monde, du plus jeune au plus âgé… Il fait aussi office d'agence matrimoniale (rire). Je suis agent social, revenant à mes premières amours. Les clients ont parlé de moi au maire du 14e, c'est remonté à l'Hôtel de Ville, et la direction des kiosques m'a attribué la médaille du meilleur kiosquier d'Ile-de-France, en 2007.

LP – Comment vivez-vous votre métier ?

RK – Avec passion. Pour faire ce métier il faut aimer les gens, d'ailleurs ce sont les gens qui nous donnent l'argent qui nous fait vivre. Il faut les comprendre, les respecter, les fidéliser. Comme j'avais animé la campagne des kiosques de Paris, ma photo a été placardée dans tout Paris. Cette consécration a donné lieu à des articles dans les journaux (entre autres, dans *Le Point*). Je suis devenu « en toute modestie » une petite star du 14e.

Chaque matin, j'arrive à 7h30 pour ouvrir mon kiosque et reste jusqu'à l'arrivée du *Monde*. Je fais une pause et laisse la main à mon collègue, pour ne pas faire de trop longues journées. Je reviens à 18h30 pour fermer officiellement, mais en réalité beaucoup plus tard ! Les mercredis et jeudis sont les plus grosses journées, avec la sortie de certains hebdomadaires. Mais, en dehors de quelques magazines, la presse quotidienne se vend assez bien. ➤ (VOIR SUITE P. 3)

MEP_N111.indd 1 26/06/16 20:57

La porte de Vanves bétonnée

● Des projets immobiliers public et privé menacent la lumière et la verdure.

La densification urbaine continue dans le quartier de la porte de Vanves. L'espace encore dégagé autour de l'impasse Vandal, entre le boulevard Brune et le passage Auguste Renoir, ne verra pas pousser le gazon comme nous l'espérions, lorsque le maire de l'époque, Pierre Castagnou, avait laissé entendre qu'un parc serait aménagé. A sa place est prévu un Conservatoire municipal, dont le projet est contesté par l'APEL du conservatoire actuel. Mais un autre immeuble de bureaux pour l'aide sociale a été ajouté en catimini (décision du conseil de Paris du mois d'octobre 2015 dont les habitants du quartier n'ont pas été informés avant février 2016). La raison évoquée est le rassemblement en un seul lieu des trois antennes actuelles dont une dans le 6e arrondissement. Ce n'est guère convaincant, car l'aide sociale a besoin de proximité pour toucher son public fragile. Au lieu de petits centres d'aide, on proposera à ce public une rébarbative barre de béton. L'architecture de cet immeuble rappelle les prouesses du logement des années 1960 – que l'on fait ailleurs exploser à coups de dynamite !

L'obscurité est assurée pour le versant Auguste Renoir, dominé par l'immeuble prévu pour six étages mais en fait de huit en raison du niveau du sol et de l'aménagement du toit, auquel est venu s'ajouter en avant de la façade côté école, un bâtiment de deux étages, en surplomb de la cour de récréation. Il s'agit pourtant d'un passage pour tous les habitants du quartier qui vont vers les commerces de Brune ou conduisent leurs enfants à l'école Alain Fournier. L'immeuble de la Sablière et la Résidence Brune auront aussi une bonne part de leurs façades privées de soleil et la cour de récréation sera encore plus enterrée.

Cette partie du 14e va voir aussi l'immense immeuble d'ex-Orange, au bout de la rue Raymond-Losserand, s'élargir et s'allonger d'un long nez, avec cinq nouveaux étages. Il cachera l'espace vert de la rue Paturle. Tout cela pour créer encore des bureaux alors que l'on compte 330 000 m² de bureaux vacants à Paris !

Mais au-delà de ce désastreux constat sur le cancer de béton qui ravage le quartier, une question se pose, tout aussi grave et parfaitement objective, qui met en cause la capacité prospective des décideurs.

Du vide pour faire vibrer l'air du social

Cette extension du béton menace l'école Alain Fournier qui, lors de sa rénovation, s'est vue privée de la moitié de sa cour, gelée sans raison apparente. Cette école est centrale pour le quartier, ses locaux sont accueillants et sa direction comme l'équipe pédagogique très motivées en ont fait une réussite d'intégration sociale. Malheureusement, cet aspect n'est pas toujours connu de certains parents d'élèves, et enterrer ainsi un peu plus l'école risque d'aggraver encore leurs réticences. En outre, des trois écoles proches de la porte de Vanves elle seule a la capacité de s'agrandir grâce à cet espace encore libre. Avec le projet de l'immeuble de bureaux, l'école sera totalement figée dans son cadre actuel, aucune extension en classes ou en récréation ne sera plus possible alors qu'elle est déjà sous dimensionnée. Or la population du quartier va augmenter avec les rénovations ou constructions de Broussais, et des rues Raymond-Losserand et Vercingétorix.

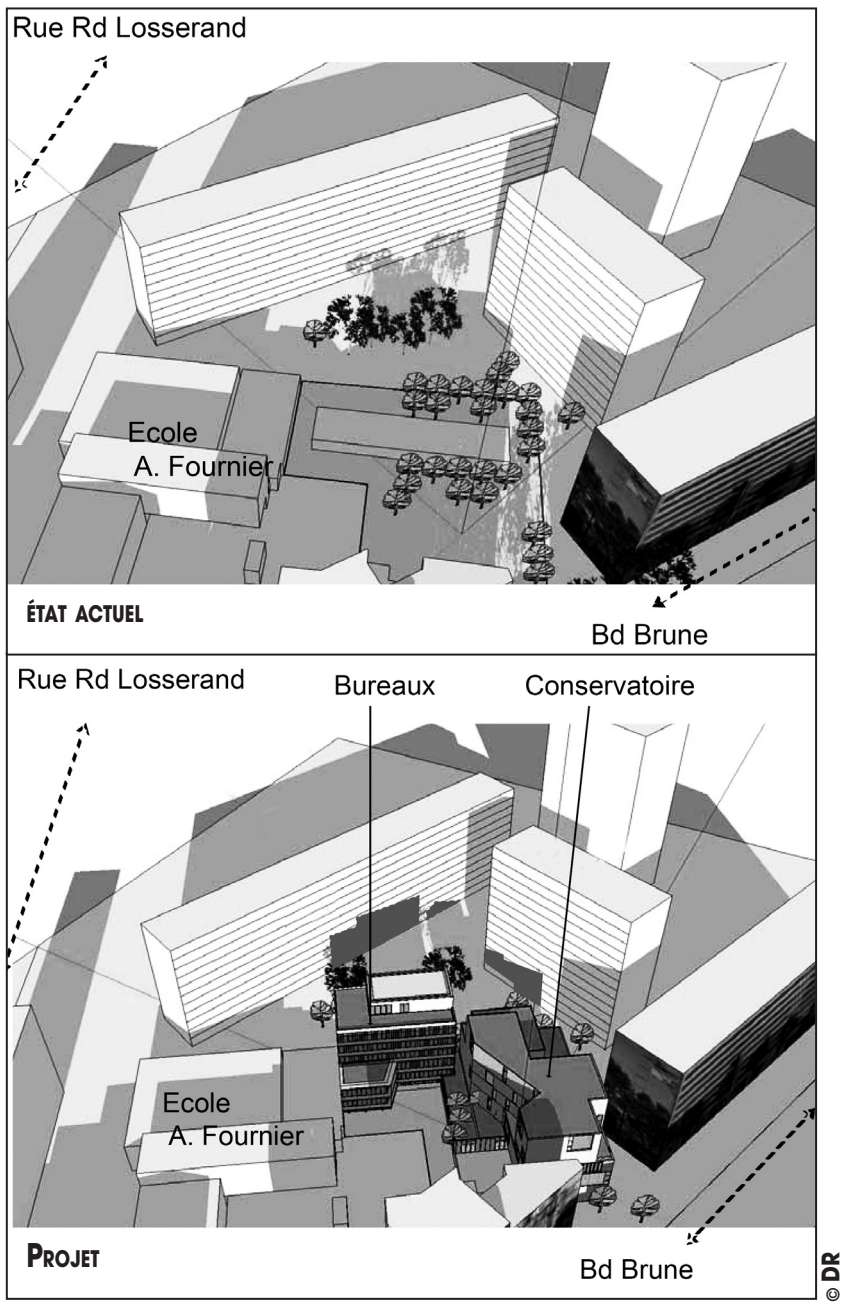
Il aurait pourtant été si facile de construire un Conservatoire et d'ajouter un peu de verdure pour préserver l'avenir. Nos élus sont-ils obsédés, comme des promoteurs privés, par le remplissage des interstices vides ? La vie a pourtant besoin de vide pour se manifester dans des lieux de rencontre spontanés et faire vibrer l'air du social. Imposer sans concertation aucune un immeuble administratif pour en remplacer trois qui fonctionnent pourtant de manière efficace, et stériliser ainsi l'espace libre, déjà réduit, est tout à fait incompréhensible, alors que la Mairie de Paris affirme sa volonté de végétaliser la ville. La protection verte n'est-elle destinée qu'aux beaux quartiers ?

Écouter les habitants est inscrit au programme de la mairie et les conseils de quartier sont censés intervenir, mais ils n'ont pas été prévenus à temps. Toutes ces raisons devraient suffire pour que la mairie du 14e ne se lance pas, dès juillet, dans la bataille du permis de construire avec des arguments d'autorité. Elle doit d'abord écouter une contestation rationnelle de choix immobiliers destructeurs du plaisir de vivre en ce coin de Paris.

Alain Gras

Association Vigilance Auguste Renoir – 7, square Auguste Renoir 75014 Paris, vigilanceaugusterenoir@yahoo.fr.

Pétition en ligne sur change.org à :https://www.change.org/p/mairie-de-paris-paris-14ème-porte-de-vanves-un-conservatoire-oui-mais-pas-de-bureaux



État actuel

Projet

© DR

Le boucher poète

Naguère, la courte Rue Niepce, qui fait la transition entre la rue Raymond-Losserand et la rue de l'Ouest, depuis la sortie mécanique du Métro Pernety, était une ruelle somme toute assez terne, que seuls animaient le discret atelier de notre éminent encadreur catalan (M. Vidal) face à la populaire supérette de quartier qui jouxte les lieux anonymes où chaque mardi l'équipe du *Canard enchaîné* fabrique secrètement le numéro du lendemain. Or, il y a quelques mois, notre ami Nacer a égayé le paysage en y installant sa pimpante boucherie, où depuis il complète utilement l'offre abondante et diversifiée des commerces de bouche (et autres) qui font l'attrait de la « dernière rue commerçante authentique de la rive gauche » qu'est encore la rue Losserand. Une pratique de commerce artisanal « de proximité » où d'emblée il sut faire preuve de ses compétences et de son ardeur au travail, à la satisfaction générale.

Et voici qu'un beau matin, mon confrère, voisin et ami vint me consulter, avec sa modestie coutumière, son bon sourire et son calot immaculé, pour solliciter mes lumières de professionnel des métiers du livre. C'est ainsi que j'appris que notre boucher avait le projet de publier un recueil des poèmes qu'il écrit depuis bien longtemps, à ses heures de loisir et dans ses moments d'inspiration. Naturellement je l'assurai de ma participation et de mon soutien technique, dans la mesure de ma petite expérience et de mes possibilités. Puis, ému par cette révélation, j'eus l'idée de profiter de l'opportunité pour relayer et mutualiser cette initiative aussi atypique qu'exemplaire, en la faisant connaître de la nouvelle commission (1) du conseil de quartier et des associatifs, confrères commerçants, riverains, chalands et habitants du voisinage.

Bien m'en a pris car, peu après cette entrée en matière, alerté par la mine sombre qu'affichait un soir mon ami boucher, d'ordinaire si jovial, j'appris (en le « cuisinant » un peu) ce qui affectait son humeur, avec, il faut bien le dire … de sérieux motifs. Il me révéla alors qu'il était menacé par ses co-propriétaires de procédures en vue de le faire partir, et que depuis son installation il était victime d'un harcèlement mesquin, hypocrite et permanent *de la part de ceux-là mêmes qui lui ont vendu les murs de sa boutique*. Les prétextes invoqués par ses copropriétaires, tels le rouge trop « soutenu » de la devanture (qui rend « épileptique »), le « bruit dans la journée » (qui empêche de dormir... de jour), la « dégradation esthétique de la façade » (pensez-donc : une boucherie « trop rouge »), etc. sont aussi inconsistants et futiles que révélateurs de leurs véritables motifs : ils ne veulent pas d'un boucher arabe dans leur immeuble car ils jugent que cela le « dévalorise ». Bref c'est une manifestation tristement banale de cette forme de racisme « immobilier », suscité par la « nouvelle » mesquinerie petite-bourgeoise latente ; une caractéristique de notre sociologie urbaine atomisée, désormais aggravée par « l'ubérisation heureuse » et l'autisme sociétal de zombis smartefonisés promus par les réseaux prétendument « sociaux ».

Il est clair que la rue Raymond-Losserand, avec son rapport social si concret et si animé, se présente à ces égos funestement « connectés », bien nantis et néanmoins frustrés, comme un lieu d'exception. Un lieu où leur immunité supposée (chèrement) acquise contre les réalités communes est abolie ; un lieu de … partage, un lieu qui donc leur est hostile, une exception confirmant la règle non dite qui veut que « Parmi les choses que [ces] gens n'ont pas envie d'entendre, qu'ils ne veulent pas voir alors même qu'elles s'étalent sous leurs yeux, il y a celles-ci : que tous ces perfectionnements techniques, qui leur ont si bien simplifié la vie qu'il n'en reste presque plus rien de vivant, agencent quelque chose qui n'est déjà plus une civilisation ; que la barbarie jaillit comme de source de cette vie simplifiée, mécanisée, sans esprit [...] » (2)

C'est pourquoi, dépités par l'insuccès de leurs démarches juridiques dont l'expert qu'ils avaient eux-mêmes mandatés a établi le caractère parfaitement abusif, « ces gens-là » comme disait Brel, ont tenté en désespoir de mauvaise cause de faire intervenir la Mairie. C'est là que la mobilisation déjà engagée autour de notre emblématique boucher-poète de quartier a pu produire ses premiers effets utiles et bénéfiques : en faisant mesurer l'inanité de leur répugnante entreprise à ces sociopathes ordinaires et en leur faisant bien comprendre le message du quartier à ceux qui cherchent des noises à notre pacifique commerçant-artiste, animateur social de proximité :

Foutez la paix au boucher poète !

Dominique Mazuet, 5 mai 2016

PS - Un reportage, réalisé par les jeunes du CEPIJE, est diffusé sur notre commerçant-artiste de proximité, sur Télé14.

(1) Commission : « vivre ensemble, paix-sociale, sécurité » créée spontanément par les riverains à la suite de la « montée des périls » sociaux dans le quartier Pernety Plaisance, à l'été 2015.

(2) Jaime Semprun, *L'abîme se repeuple*, éd de l'Encyclopédie des Nuisances, 1997.

« Aux délices du palais »

● Boulevard Brune, à l'angle de la Porte Didot, une boulangerie-salon de thé attire petits et grands.

Pour moi c'était « le café-croissant »... J'aime fréquenter ce lieu ouvert tous les jours, sauf le mercredi, une boulangerie salon de thé médaillée à plusieurs reprises (pour la baguette en 1998 et 2014, pour les macarons en 2012) ! Le sympathique boulanger a été aussi « fournisseur de l'Élysée » pour sa baguette.

J'y consomme, pour mon plus grand bonheur, pour l'ambiance du salon et la joie de retrouver les bruits de vaisselle qui se mêlent aux timbres de voix, et de contempler ces belles et bonnes choses. Que mange-t-on dans cette boulangerie ? Un choix multiple et original de gâteaux aussi appétissants par leur nom que par leur goût, comme la duchesse framboise ou le puits d'amour.

Au rythme des saisons

Au plaisir de sentir le parfum des pâtisseries s'ajoute celui de décrire ensuite ce que je vois, y compris les couleurs du mobilier et les décors du sol au plafond.

La particularité de ce lieu, c'est qu'il marche avec les saisons. Tous les deux ou trois mois environ, les boulangers renouvellent la décoration des vitrines et de l'intérieur, pour attirer la clientèle : en ce moment fleurs et ombrelles célèbrent le printemps. Tables, chaises et banquettes ont été refaites récemment. L'hiver, deux meubles chauffants servent de petites cheminées. Des groupes viennent à la fois pour consommer et pour se revoir. Personnellement, presque tous les jours, j'y rêve et je lis, puis j'écris. Pendant deux heures, ce salon de thé devient mon « écritoire ».

Il n'y a pas grand monde en début d'après-midi, mais la boutique se remplit peu à peu et, à 16 heures, c'est la queue, le défilé pour le goûter. Et le goûter, ici, n'est pas que pour les enfants ; il y a tous les âges !

On voit passer sur le trottoir des groupes d'écoliers avec des gilets fluo de protection...

Béatrice Castelnau

● Votre journal de quartier

Journal farouchement indépendant et sans subventions « La Page » est publiée depuis 1988 par l'association de bénévoles L'Équip'Page. Le journal et l'association sont ouverts à tous ceux qui veulent mettre « la main à La Page ».

Les acteurs du 111 sont : Arnaud Boland, Jean-Louis Bourgeon, Béatrice Castelnau, Françoise Cochet, Marie-Lize Gall, Dominique Gentil, Alain Goric'h, Alain Gras, François Heintz, Michèle Maron, Dominique Mazuet, Muriel Rochut, Françoise Salmon, Emmanuelle Salustro, Christine Sibre, Brigitte Solliers, Annette Tardieu, Janine Thibault.

La Page www.lapage14.info fr-fr.facebook.com/lapage14 twitter.com/LaPage14

MEP_N111.indd 2 26/06/16 20:57

Entretien avec Robert Kouabo, kiosquier avenue du Maine

Suite de la page 1

LP – Un événement a-t-il marqué votre carrière ?

RK – Lors de l'attentat contre *Charlie Hebdo*, il y a eu une queue depuis mon kiosque jusqu'à la station de métro, les clients m'attendaient. D'autres m'appelaient au téléphone pour réserver leur exemplaire. Je n'ai jamais vu cela !

LP – La presse évolue. Votre métier aussi, sans doute ?

RK – On a connu des périodes fastes, il y a une vingtaine d'années, on gagnait très bien notre vie. Avec l'arrivée du numérique, il y a eu une baisse des ventes de l'ordre de 20 à 30%, car les gens lisent sur internet… Mais les ventes repartent, tout doucement.

Même si la nouvelle génération préfère le papier, nous devons nous diversifier, ne pas vendre que de la presse. Et puis nous devons nous battre contre la politique appliquée : on nous impose une quantité d'hebdos et de quotidiens qu'il faut payer à l'avance, avec ou sans trésorerie. Je travaille avec trois fournisseurs (MLP, Prestalis, et SAD pour le Parisien). Pour ce qui est de la gestion des stocks, j'avoue que c'est plus facile qu'avant car, après quelques grèves de kiosquiers, ils ont réduit les quantités. Auparavant, on était submergé de magazines, lorsque l'on ne payait pas la totalité, ils nous « coupaient le papier ». C'est la dictature des diffuseurs. Avec l'âge, je me débrouille, mais pour les jeunes ce n'est pas évident !

LP – Parlons des jeunes, en avez-vous formé ?

RK – J'ai recruté et formé plusieurs stagiaires mais très peu ont tenu. D'abord à cause des horaires, ensuite à cause de la trésorerie. La gestion de la trésorerie n'est pas chose facile. C'est vrai qu'il faut manger mais il n'y a pas que cela, il faut aimer lire, se cultiver, discuter, aimer les clients. En outre, il y a la représentation du kiosquier ! C'est un tout, vous vendez une image. Il faut être à l'écoute, gérer les gens impolis, agressifs, qui vous posent des questions comme : « la police ? », « le cimetière ? », sans même un mot de politesse.

LP – Alors comment réagissez-vous ?

RK – Je me suis fait une philosophie, peut-être grâce au yoga. Nous ne sommes pas égaux devant les comportements, ce n'est pas évident donc je laisse passer, je fais le dos rond. L'amour des gens ! Quand les gens n'ont pas d'éducation, les ramener à un comportement plus agréable par un sourire désarmant. Certains de mes clients viennent de tout Paris car ils prennent plaisir à échanger avec moi. Ils me racontent leur vie car ils en ont besoin, la parole libère. Je joue un rôle de psychanalyste ! Il faut que les gens reprennent le goût de lire les magazines.

Mais j'ai une deuxième vie ! Dans les années 60, étudiant en économie (j'obtiens un DEA), je suis également au Cours Simon. Ensuite, j'ai fait du théâtre, ai figuré dans un film avec Omar Sy. Et j'ai plusieurs métiers, j'ai même fait la promotion du vin aux Antilles. En réalité, je suis le précepte chinois : « Vivez plusieurs vies comme si vous alliez mourir demain », prêt à m'investir dans la formation des kiosquiers, car j'aime transmettre.

LP – Comment voyez-vous l'avenir ?

RK – Dans toutes les sociétés qui évoluent, les gens paniquent devant le changement. Personnellement, je suis optimiste et la Mairie nous soutient. En 2017, le kiosque va être renouvelé, avec une nouvelle structure. Du coup, outre la presse, nous pourrons vendre aussi de la confiserie, des casquettes, des cartes postales. Il faut laisser le temps agir, s'adapter, ne pas freiner le numérique, élargir notre palette… Peut-être même, pourquoi pas, intégrer la vente des cigarettes comme en Italie, au Portugal, en Espagne. Je suis un optimiste. Nous avons un cerveau il faut nous en servir !

Propos recueillis par Emmanuelle Salustro

© Alain Goric'h

Le kiosque est un lieu d'échanges.

UP 14

Pour son cycle de rentrée, l'université populaire du 14e propose cinq séances sur l'*Histoire de Paris de 1789 à nos jours*.

« Paris sera toujours Paris », dit la chanson. Est-ce bien vrai ? Le cycle vise à mieux comprendre les continuités et les ruptures sur deux siècles d'histoire de la capitale. Il concernera autant Paris intra-muros que toute l'agglomération, en débouchant sur la question actuelle du « Grand Paris ».

Mardi 20 septembre : *Paris en 1789*, par Laurence Croq, maître de conférences en histoire moderne à l'Université de Paris X.

Mardi 27 septembre : *Paris capitale,* par Christophe Charle, professeur à l'Institut universitaire de France.

Mardi 4 octobre : *Paris, la ville (croissance et politiques urbaines à Paris et en banlieue XIXe-XXIe siècles)* par Emmanuel Bellanger, chargé de recherche au Cnrs et au Centre d'histoire sociale du XXe siècle.

Mardi 11 octobre : *Vivre et travailler à Paris et en banlieue, XIXe-XXIe siècle* par Jean-Louis Robert, professeur émérite à l'Université de Paris I.

Mardi 18 octobre :
Paris, aujourd'hui et demain
par Renaud Le Goix, géographe professeur à l'Université de Paris VII.

Séances de 19h30 à 21h30 en salle des mariages de la mairie du 14e.

Quatorze debout

● Discuter, comprendre, proposer.

À l'occasion de la mobilisation contre la loi El Khomri et pour la sauvegarde du droit du travail, des citoyens, en marge des manifestations, dans plus de 150 villes de France, se sont réunis en Assemblées Debout. Au programme : témoignages, paroles libres, débats. Autour des thèmes du travail, de ses conditions, des statuts des travailleurs et des chômeurs mais aussi plus largement de la société dans laquelle nous vivons et de celle dans laquelle nous voudrions vivre. Les Nuits Debout lancées à République ont essaimé un peu partout. Ainsi en est-il dans le 14e arrondissement où cinq Soirées Debout se sont déjà déroulées, à Denfert-Rochereau devant l'entrée du RER, entre 18h et 21h, à l'invitation du Collectif de Défense des droits sociaux et politiques de Paris 14, comprenant la LDH Paris 14-6, ATTAC, l'Assemblée citoyenne, EELV, Ensemble Paris 14, Parti de Gauche 14. Dès le 20 avril, il y avait plus de 100 personnes pour échanger leurs idées. Il est toujours difficile de donner un chiffre exact, car l'affluence était différente selon l'heure ; mais, au-delà des citoyens présents dans la durée, de nombreux usagers du RER se sont arrêtés, ont pris des tracts ou des livres sur « les bobards de la loi travail », ont laissé des témoignages ou leur adresse.

Signalons tout de suite, qu'en l'absence de police ou de casseurs, tout s'est déroulé dans le calme, avec une grande qualité d'écoute. Chacun a souhaité éviter les amalgames entre petits entrepreneurs, autoentrepreneurs et entrepreneurs du CAC 40, chercher à comprendre les réalités et les contraintes et ne pas renforcer les clivages.

Le point de départ était avant tout les conditions de travail, le stress, le travail en morceaux ou sans intérêt ou sans utilité sociale. Tout le monde a souligné que la nouvelle loi n'entraînerait aucune création d'emploi et qu'elle comportait de nombreux risques par le changement de la hiérarchie des normes. Au lieu de protéger les salariés, la loi vise à favoriser l'accord d'entreprise aux dépens des accords de branche où le rapport de forces leur est défavorable en général.

La diversité des entreprises

Certains autoentrepreneurs défendaient leurs solutions et le réalisme économique, refusaient le rêve. Certains voulaient aller plus loin dans la réflexion : « si le seul critère de la société est le profit alors, à l'hôpital, pour augmenter le profit, il faudrait augmenter le nombre de malades, ce n'est pas ma conception de la médecine » disait une salariée de la santé. À une personne dont l'entreprise recherchait un repreneur, d'autres l'interrogeaient : « un patron est-il nécessaire ? Pourquoi ne vous transformeriez vous pas en société coopérative et participative comme les ex-Fralib qui font d'excellents produits ? Ou même, en autogestion », comme témoignait quelqu'un qui avait travaillé dans un bureau d'études autogéré pendant plusieurs années. Une économiste rappelait qu'il y a vingt ans déjà les perspectives d'emploi dans l'industrie montraient clairement que les PME seraient les sources d'emploi et qu'il fallait mener une politique de soutien de l'État à ce secteur, face aux banques qui leur refusent régulièrement les ressources de trésorerie, au lieu de donner des milliards par le Crédit d'Impôt pour la Compétitivité et l'Emploi aux grandes entreprises.

Autres soirées, autres questions abordées, souvent générales, comme le rôle de l'État, la représentativité des élus, le carriérisme politique et l'idée du tirage au sort comme moyen d'y faire échec, assorti d'une réelle éducation populaire. L'absence d'alternatives globales inquiétait des participants comme les tentations d'extrême droite. Sur un plan plus précis, on a aussi discuté de la nécessité de limiter les patrimoines privés et de l'inégalité de l'héritage. Difficile de rendre compte de tous les sujets abordés. Les citoyens se réapproprient l'espace public et veulent discuter, se comprendre et proposer des alternatives.

Les réunions seront sans doute suspendues pendant l'été, mais une grande soirée musicale est envisagée.

Dominique Gentil et Christine Sibre

Le kiosque citoyen déménage

L'installation d'un kiosque citoyen sur l'allée Georges Besse, en face du 12 boulevard E. Quinet, était une expérience, lancée par la mairie de Paris dans les 12e, 14e et 15e arrondissements simultanément.

Le 24 mai dernier, lors de la réunion plénière du conseil de quartier Montparnasse-Raspail, une jeune chargée de mission de la mairie a fait un compte rendu très intéressant de l'activité de ce kiosque depuis septembre 2015, sous les quolibets de quelques personnes qui tournaient en ridicule cette expérience. Fort dommage !

Bien sûr, l'endroit d'implantation n'était pas idéal car trop excentré par rapport aux commerces et à la circulation piétonne ; bien sûr plus d'un s'est trouvé cet hiver devant une porte close sans idée du planning d'occupation à venir…

Cependant, de septembre à novembre 2015, dix associations l'ont utilisé pour des activités l'après-midi et un peu en soirée, et surtout le samedi. Après ce début un peu lent et une fermeture programmée en décembre, le kiosque a connu plus d'affluence : de janvier à mai 2016, neuf associations, mais aussi un collectif d'habitants, un particulier, le Cica et la mairie du 14e l'ont utilisé pour une moyenne de 54 heures par mois et pour des activités plus diversifiées, allant de la simple réunion aux cours particuliers en passant par les permanences associatives et les apéros-rencontres. Peu de sport mais beaucoup d'ateliers et de découverte culturelle. L'Amap installée de septembre à fin novembre n'a pas repris la distribution de légumes en janvier.

La mairie a affirmé que l'expérience va se poursuivre au sud de notre arrondissement, dans un secteur plus animé, la difficulté étant de trouver un emplacement assez vaste et aéré pour installer le kiosque qui doit être transporté tel que, sans aucun démontage. Ce sera la surprise de la rentrée !

Françoise Salmon

● Je m'abonne à La Page

❒ pour 6 numéros (18 mois), au tarif normal : 12 € ❒ étudiant, chômeur : 8 €
❒ Je soutiens La Page en m'abonnant à 15 € ou plus (6 numéros).
Chèque à l'ordre de L'Équip'Page. Bulletin à découper ou recopier sur papier libre et à renvoyer par la poste au 6, rue de l'Eure, 75014 Paris.

Nom et Prénom.....
Adresse .....
Email ou téléphone ..... Date .....

Entre deux numéros, des événements en cours sont sur www.lapage14.info

● L'Équip'Page

Tout, tout, tout sur le 14e ! Depuis plus de 25 ans : la vie citoyenne, la vie associative, la vie culturelle… Farouchement indépendant. Sans subventions ni publicités. *La Page* est écrite par une association d'habitants, L'Équip'Page, et tirée à 1 000 exemplaires. Si vous êtes prêt(e) à donner un coup de main ou de plume, vous aussi vous pouvez adhérer à l'association. Cotisation annuelle à partir de 10 €. Bulletin à découper ou recopier. Chèque à l'ordre de L'Équip'Page, à adresser à L'Équip'Page, 6, rue de l'Eure, 75014 Paris.

Nom .....
Prénom .....
Adresse .....
Email ou téléphone .....
Date .....

MEP_N111.indd 3 26/06/16 20:57

Métiers d'art, la tradition revisitée

Selon la loi du 18 juin 2014 relative à l'artisanat, au commerce et aux très petites entreprises relèvent des métiers d'art les artisans ou entreprises « qui exercent, à titre principal ou secondaire, une activité indépendante de production, de création, de transformation ou de reconstitution, de réparation et de restauration du patrimoine, caractérisée par la maîtrise de gestes et de techniques en vue du travail de la matière et nécessitant un apport artistique. »

La liste des métiers d'art, fixée par arrêté conjoint des ministres chargés de l'Artisanat et de la Culture, est assez ouverte (217 métiers, dans 19 domaines) et de nombreux créateurs peuvent s'exprimer dans des domaines aussi divers que les arts du spectacle, la mode, la décoration, la facture instrumentale, le travail de toutes sortes de matières… Passionné, l'artisan d'art revisite la tradition avec un regard d'aujourd'hui.

Une structure de soutien

Économiquement, la situation de bien des créateurs et restaurateurs est instable et fragile. L'État soutien ce secteur d'activité notamment au travers de l'institut national des métiers d'art (INMA), qui a succédé à la Société d'encouragement aux métiers d'art, avec le souci constant de rapprocher créateurs et industriels, artistes et artisans d'art pour renouveler les arts appliqués. Créé en 2010, l'INMA, instance de veille, d'expertise, de promotion et de valorisation des métiers d'art, soutient notamment la transmission de savoirs et savoir-faire rares par le dispositif « Maîtres d'art et élèves ». Le titre de maître d'art est octroyé à un professionnel d'excellence, reconnu par ses pairs et ayant des compétences pédagogiques. Il est financièrement encouragé à transmettre son art, pour lequel il n'existe pas d'autre voie de formation, à l'élève de son choix au sein de son atelier.

Centre de ressources sur les formations et les métiers, l'INMA est ouvert au public. Il organise également des prix et concours et coordonne les Journées européennes des métiers d'art, manifestation annuelle (premier week-end d'avril) qui mobilise l'ensemble des professionnels : portes ouvertes d'ateliers et de centres de formation, expositions, rencontres, démonstrations de savoir-faire. Une belle occasion de découvrir des métiers originaux.

Les artisans d'art sont encore nombreux dans notre arrondissement. Certains ont vitrine sur rue et leur activité est connue de leurs voisins ; d'autres exercent leur art dans le secret de leurs ateliers.

F.S.

INMA, Viaduc des arts,
23, avenue Daumesnil, 75012 Paris
Ma-V, 14h-18h tél :0155788585
www.institut-metiersdart.org

La Fabrique du verre

● Anne Lecourt-Capdeville crée et initie les amateurs au travail du verre.

Entre les rues de l'Ouest et R. Losserand, un peu à l'écart de l'agitation commerçante, la rue du Château compte plusieurs ateliers de création, dont la Fabrique. Grâce à sa vieille devanture repeinte en rouge vif, vous ne pouvez pas

© Alain Goric'h

l'ignorer. Anne Lecourt-Capdeville y est installée depuis plus de trois ans, après avoir appris les techniques dans un autre atelier du 14e*. Elle se déclare artisan du verre car elle « fabrique » de beaux objets en découpant le verre et en mélangeant les couches pour varier l'intensité des couleurs.

La principale production de son atelier, ce sont de superbes lampes en verre « Tiffany » – faites de petits carrés de verre découpés à la main et montés comme un vitrail. La clientèle d'amateurs est fidèle, car les lampes, toutes montées selon le même procédé, ne se ressemblent pas. Rares sont les artisans qui proposent des modèles aussi originaux.

Les surprises de la matière

Par ailleurs, Anne Lecourt-Capdeville travaille la fusion du verre découpé pour fabriquer tableaux et bijoux très personnels : « Je fais des sandwiches d'au moins trois épaisseurs de verres différents, pour donner de la profondeur aux objets ». Elle me montre un petit tableau : sur un fond de verre noir sont posées – à la pince à épiler – des miettes de verre multicolore sur lesquelles s'ajoute une épaisseur de verre soufflé transparent qui donne l'aspect bombé de l'ensemble. Pour les bijoux, le travail est souvent exécuté à la commande, car le verre est une matière vivante, capricieuse et qui réserve des surprises à la montée en chaleur (il faut atteindre 800 °C pour obtenir la fusion), comme au refroidissement : une fois le verre enfourné, on ne peut plus intervenir pendant dix heures. Par ailleurs, il existe des incompatibilités entre les formes d'origines différentes : le verre soufflé de Murano ne peut être fondu avec un verre soufflé de Saint-Just-sur-Loire, les deux ensemble « stressent » et cela casse dès l'assemblage ou au bout de quelques semaines…

Partager le plaisir de créer

Dans l'atelier, les élèves sont accueillis aussi souvent que les clients, il suffit d'avoir envie ! Si cette activité n'est pas ouverte aux enfants, pour des raisons de sécurité, il n'y a pas de limite d'âge supérieure et les élèves en profitent. L'inscription se fait « à la carte », pour apprendre la technique dans l'atelier tous les jours pendant une semaine ou un mois, puis s'arrêter et reprendre longtemps après. Autre possibilité pour les apprentis-artisans verriers, venir régulièrement mais moins souvent ! Même si l'on n'y apprend pas la chimie, la première séance est un véritable cours particulier, ensuite l'initiative peut primer… Les élèves arrivent de partout, y compris d'Angleterre, mais peu d'entre eux habitent les environs immédiats ; peut-être le coût fait-il renoncer certains, même s'il n'est pas exorbitant (25 l'heure, matériel et verre compris).

Autre forme d'ouverture : pendant deux mois de l'été 2015, l'atelier a aussi accueilli un étudiant en arts plastiques en stage. De nouveaux verriers amateurs ont aussi découvert cet artisanat à l'occasion de manifestations, qui ont lieu à la Fabrique. En effet, quatre fois par an, Anne Lecourt-Capdeville offre son espace pour une ou deux semaines d'exposition à des artistes, voire à un atelier d'écriture, comme ce fut le cas l'an dernier : le lendemain de leur « initiation » artistique, les participants ont raconté par écrit leur découverte de la fusion.

La Fabrique mérite qu'on aille profiter de cette volonté de partager la passion du verre.

F. S.

La Fabrique, 119, rue du Château, 06 09 25 57 36.

* Celui de Tempo-vitraux, 33, rue Bezout. Cf. *La Page* n°109.

L'art de la plume a son oiseau rare

● Lauréate du prix Liliane Bettencourt « Pour l'intelligence de la Main » et Chevalier des Arts et des Lettres, Nelly Saunier, Maître d'art, est artiste plumassière.

© Adrien Daste

La Page – En quoi consiste cet artisanat et quelles sont les qualités requises ?

Nelly Saunier – Selon la définition de l'institut national des métiers d'art, il comprend les phases de préparation des plumes, de fabrication et de vente de garnitures qui deviendront accessoires ou éléments de costumes. Aujourd'hui la plume a le vent en poupe mais la plumasserie n'est plus une industrie ; elle reste un métier. Le contexte est donc favorable mais incomparable au début du vingtième siècle. Pour faire perdurer le savoir-faire, de grandes marques de luxe ont racheté les ateliers centenaires qui travaillent sur des commandes en grande quantité principalement en sous-traitance du monde de la mode et du spectacle.

Pour ma part, je déploie mon art dans des créations personnelles ou dans le cadre de collaboration pour la réalisation de pièces d'exception (haute couture, design, cinéma, théâtre, haute joaillerie, haute horlogerie…).

Chaque fois c'est une expérience unique et riche. Le principe même de mon travail et de mon éthique est de ne jamais proposer les mêmes démarches créatives, tout en répondant aux attentes du client. Il faut innover techniquement tout en faisant une proposition esthétique entièrement inédite.

Mon ambition est de sublimer la plume pour donner au public à voir et à ressentir la beauté et la poésie de cette matière subtile. Pour appréhender la beauté, la qualité du matériau, les différentes textures et l'infinie richesse de la plume, il faut avoir une connaissance approfondie de nos amis ailés. C'est un apprentissage continu car le monde des oiseaux est riche et complexe. Il se fait par le contact direct des oiseaux, l'observation dans la nature, les découvertes lors de voyages, les échanges avec des ornithologues…

L.P. – Quels sont votre parcours et votre approche de cet univers ?

N.S. – Je suis passionnée par la nature et les oiseaux depuis mon enfance : je vivais à la campagne et mes parents me retrouvaient souvent nichée dans un arbre à l'affût d'un ami ailé. Cette rencontre singulière avec la plume s'est imposée à moi à l'âge de 14 ans comme une certitude jamais démentie et toujours renouvelée.

En 1979, j'ai suivi un apprentissage aux techniques de la plumasserie dispensé au lycée des métiers de la mode Octave Feuillet, puis j'ai complété ma formation aux Arts Appliqués (école Olivier de Serres). Cela m'a permis de perfectionner ma maîtrise du trait pour exprimer librement mes sentiments et m'enrichir au contact d'autres disciplines.

L.P. – Quels matériaux utilisez-vous sachant que le métier a changé face aux contraintes actuelles (réglementations, notamment) ?

N.S. – Je travaille tous types de plumes. Je complète donc mes connaissances sur la nature même de la plume : la façon dont elle va réagir à la lumière, les ombres, sa versatilité, sa fragilité. Et je veille aux normes environnementales liées à la préservation des oiseaux afin de respecter les usages de chaque pays et de participer à leur protection.

Les plumes m'émeuvent. Je suis sensible à la pureté et à la simplicité de la nature : les oiseaux sont nés avec cette élégance, ils ne mentent pas avec leur apparence. Il y a une liberté dans l'expression de cette beauté, une spontanéité que je partage. La plume crée l'illusion, un lien invisible avec la nature. La plume, c'est une émotion.

L.P. : Vous aimez aussi transmettre.

N.S. : Quand j'ai débuté l'enseignement, la plume n'était pas à la mode comme aujourd'hui. J'avais à cœur de transmettre ma passion et d'œuvrer pour inscrire ce métier dans une continuité afin que le déclin des plumassiers ne soit pas une fatalité. Le travail de la plume, dans sa tradition, est intimement lié à la précision du geste et à des techniques spécifiques afin que les créations perdurent dans le temps. Je me suis appliquée à transmettre cette rigueur. En 1989, j'ai rejoint le lycée Octave Feuillet pour enseigner pendant une vingtaine d'années, parallèlement à mon activité de création. Maintenant, c'est au sein de mon atelier, boulevard Saint-Jacques, que je transmets ma passion.

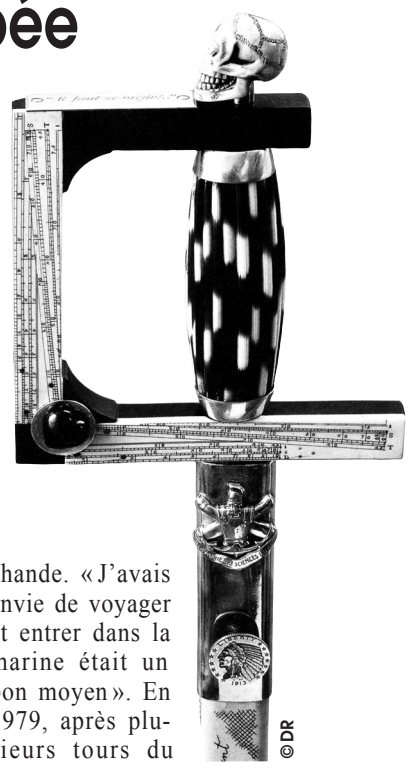
L.P. – Participez-vous prochainement à des expositions ?

N.S. – Oui, en France et à l'étranger. J'aime partager mon art avec le public. Du 18 juin au 14 décembre 2016, je participe à une exposition collective « Avec et sans Stresses » à Bourgoin-Jallieu (Isère). À l'automne 2016, vous pourrez découvrir mon travail dans un grand musée parisien (information encore non officielle) et en 2017, je serai présente au Musée national de Tokyo, le plus grand Musée d'Art du Japon, pour une exposition collective exceptionnelle.

Propos recueillis par François Heintz

Au fil de l'épée

● Au 17, rue Roger, M. R. restaure le patrimoine et crée des épées d'académiciens.



© DR

Des gestes précis, un savoir-faire acquis en autodidacte, c'est la recette de ce restaurateur du patrimoine, pour redonner vie à des objets d'art anciens. À l'aide de ciseaux à bois, de gouges et d'autres outils, il démonte et répare avec des pièces faites maison les objets qui lui sont confiés par les musées nationaux et les collectionneurs privés. « J'utilise peu les machines car je fabrique les pièces à la main pour que les objets, même réparés, gardent leur cachet d'antan ». Comme ce fusil d'enfant du XIXe siècle confié par un particulier et sur lequel il travaille actuellement.

De la marine marchande aux armes anciennes

Michel Renonciat commence sa carrière professionnelle en 1973 comme officier radioélectricien dans la marine marchande. « J'avais envie de voyager et entrer dans la marine était un bon moyen ». En 1979, après plusieurs tours du monde, il décide de changer de voie et de devenir restaurateur du patrimoine. Il se spécialise dans les armes anciennes et étend ses activités aux instruments

MEP_N111.indd 4 26/06/16 20:57

Romuald Provost, le luthier du 14e

● Le timbre d'une guitare, une mystérieuse alchimie

Rue du Texel, près de la place de Catalogne, une enseigne en forme de guitare retient l'attention des passants. C'est ici, dans ce petit atelier peuplé d'instruments à cordes et de sciure de bois, que s'est installé depuis quinze ans, à l'âge de 23 ans, Romuald Provost, le seul luthier en guitare de la rive gauche de Paris. Passionné de lutherie depuis l'adolescence, Romuald a appris son métier à l'Institut technologique européen des métiers de la musique au Mans, sa ville natale. À ses débuts il réparait et fabriquait beaucoup d'instruments de musique acoustique à cordes pincées (mandolines, ukulélés, banjos, ouds, guitares jazz et folks) avant de se recentrer aujourd'hui sur la fabrication et restauration de guitare classique. « On ne fait bien que ce qu'on connaît bien » nous confie-t-il. La fabrication d'une guitare lui demande environ 170 heures de travail et il en confectionne quatre à cinq par an, le reste de son temps étant consacré à la réparation et à la restauration qui occupent 60% environ de son activité.

Mes guitares me ressemblent

Les principales essences de bois utilisées sont l'épicéa, le cèdre, l'érable, le palissandre, l'acajou et l'ébène. Romuald est l'un des rares luthiers à travailler encore au vernis au tampon à base d'alcool (technique classique pratiquée par les restaurateurs de meubles anciens), contrairement aux guitares fabriquées industriellement utilisant des vernis cellulosiques, polyuréthane ou polyester. Chaque luthier possède son timbre propre qui correspond à ce qu'il a envie de mettre en avant. « Tout le monde se démarque de tout le monde » dit-il. Le mode de fabrication intervient assez peu dans la particularité du timbre des guitares. « Ce qui fait la différence, c'est la compréhension de la lutherie, de comment doit vibrer une table, de son fonctionnement. Mes guitares me ressemblent ». Sa clientèle est très diverse, de l'amateur qui a envie de se faire plaisir jusqu'au concertiste de renommée internationale. Chez lui une guitare coûte autour de cinq à six mille euros, la fabrication s'étalant sur 12 à 18 mois. Il pense que ses guitares sont plus adaptées à la musique contemporaine mais des instrumentistes de tous les horizons musicaux viennent le voir. Certains lui font entièrement confiance, d'autres ont des idées très précises, « ils ne savent pas bien ce qu'ils veulent mais ils savent surtout ce qu'ils ne veulent pas et cela devient compliqué de les satisfaire pleinement. La guitare parfaite n'existe pas ». Il possède aussi une clientèle de collectionneurs. Sa technique de travail, entièrement à la main, utilisant des colles animales, est particulièrement adaptée à la restauration de guitares anciennes. Par contre, la réparation de guitares industrielles, assemblées avec des colles vinyliques ou polyuréthanes très résistantes relève souvent de la mission impossible, certaines parties de la guitare étant indécollables. « Il faut avoir une certaine éthique et ne pas vouloir réparer à tout prix ».

© Arnaud Boland

Disparition des magasins de musique

Le nombre de luthiers de guitare en France a considérablement augmenté depuis 15 ans, de 100 il est passé à près de 400 aujourd'hui. Malgré sa notoriété grandissante dans le monde de la guitare classique la situation économique de Romuald reste cependant très fragile. Il aimerait bien s'agrandir mais le prix actuel de l'immobilier parisien l'en empêche et quand il constate le nombre de magasins de musique qui disparaissent dans l'arrondissement : Espace percussion rue de l'ouest, les pianos Labrouste avenue du Général-Leclerc, Atelier musique rue Sarrette et Crazy rock circus rue de la Tombe-Issoire, il se sent bien seul. Petite lueur d'espoir, Olivier un ancien de Distribution Musique avenue du Maine, fermé depuis fin 2013, vient d'ouvrir un magasin, Direct Music, rue Alphonse-Daudet. Peut-être un renouveau.

Arnaud Boland

Romuald Provost, 12, rue du Texel 75014, www.provost-guitare.com

« Quartier Livre » Reliure artisanale et traditionnelle

● Dans son atelier*, Muriel Morlent restaure et embellit vos livres préférés.

Muriel Morlent se consacre à la reliure traditionnelle sous toutes ses formes. De la reliure simple en toile pour consolider des livres abîmés, à la reliure d'art à décor très travaillé, comme ce livre, enchâssé dans une boîte, elle-même précieuse, dont la couverture est faite d'une mosaïque de cuirs différents incrustés dans le support. En ce moment, elle réalise un livre d'or pour le patron du cirque du Soleil. Elle relie aussi, plein cuir, avec dorure, une édition récente mais rare du *Livre des Merveilles* de Marco Polo illustré de pochoirs très colorés. Les choix de décor sont faits avec le client et s'il n'a pas d'idées précises, elle lui fait des propositions. Ses goûts esthétiques sont plutôt modernes mais elle respecte ceux des collectionneurs. Ses clients sont des particuliers venant de tous horizons rarement des jeunes pour autant. Les raisons, qui les amènent à faire relier un livre sont le plus souvent la valeur sentimentale, qu'ils lui accordent. Cela peut être aussi le sujet ou un auteur particulier qui les intéressent. Exceptionnellement, elle a travaillé pour des artistes, photographes ou peintres. Relieuse depuis 1981, Muriel Morlent a d'abord été employée dans un grand atelier pendant huit ans. Puis, avec son mari, également relieur, elle a repris un atelier indépendant, ils l'ont fait fonctionner de 1989 à 2012. En 2013 elle s'installe dans ce nouvel atelier de notre quartier, seule cette fois-ci. Elle a choisi ce métier, toute jeune, alors qu'elle a quitté l'école de bonne heure, pour échapper à la perspective de la vie routinière d'une employée de bureau. Sensibilisée au domaine artistique (sa mère était artiste peintre) et attirée par une activité manuelle, elle suit une école de reliure à Lisieux pendant trois ans.

© Christine Sibre

Un métier minutieux et précieux

La reliure est un travail de précision qui demande un grand savoir-faire. Elle nécessite au minimum une vingtaine d'étapes : du démontage à la réparation et à la mise sous presse (plaçure), jusqu'à la pose des papiers de plats et de gardes, en passant par la couture, la passure en colle (encollage du dos après couture) ou l'arrondissure... Aussi Muriel Morlent entreprend-elle plusieurs livres à la fois. Il faut près de deux heures pour relier un ouvrage sans compter les temps de séchage. Le vocabulaire technique est particulier, les mots se terminent souvent en « ure », comme la parure qui signifie l'action de désépaissir le cuir. Le métier évolue aussi ; par exemple, le tannage des peaux n'est plus le même et la parure qui se faisait à la main se pratique aujourd'hui en machine. Il demande également de la force, comme j'ai pu l'expérimenter en déplaçant un poids de 10 kg qui servait à maintenir un volume. Les outils de travail sont spécifiques. Cisaille, étau, presse à percussion, cousoirs, plaque de plomb, marteau arrondi, tas à battre... Muriel possède de beaux outils anciens de qualité achetés dans un atelier datant de 1910, elle les entretient avec soin car on ne trouve plus de machines de cette qualité. Les matériaux aussi sont précieux : du papier marbré acheté à une marbreuse et du papier décoré à la colle, divers cuirs, de chèvre dit « peau de chagrin » au grain très fin ou du maroquin au grain plus fort, du mouton « basane » à la peau lisse, également du veau « buffle » et d'autres plus fantaisie.

Questionnée sur l'avenir de son métier alors que le livre électronique menace de supplanter le livre papier, Muriel répond qu'elle n'est pas inquiète et pense qu'il y aura toujours des collectionneurs et des bibliophiles.

C.S.

*18, rue des Suisses www.quartier-livre.com

L'horlogerie Martin, un patrimoine vivant de père en fille

© Marie-Lize Gall

Le temps a toujours existé et résisté en cette boutique-atelier d'horlogerie-réparation à l'ancienne, l'une des dernières du 14e, où Catherine Martin ne compte, ni ne court après le temps, comme le lapin d'Alice au Pays des Merveilles. Mais, une fois la porte étroite franchie, c'est la découverte d'un monde de petites et grandes merveilles, dorées, patinées, argentées, marbrées qui se tient immobile, attentif, au prochain mouvement d'un balancier, à la ronde de quelques aiguilles, au son cadencé des horloges, aux facéties d'une pendule qui se souvient de Brel « qui dit oui – qui dit non ». Une boutique où chaque pièce à nettoyer, réparer, restaurer, recréer, a une histoire d'hier et avant-hier à raconter.

Autrefois, au 46, rue Gassendi, c'était Pierre Louki qui réparait les horloges, mais il avait plutôt hâte de devenir chansonnier ; ce rêve le conduit dans le groupe de Brassens, où il devient auteur-compositeur-interprète. Une horlogère lui succède quelque temps dans la boutique. Puis, Roger Martin réinstalle l'atelier en 1968 avec son épouse. Catherine, alors âgée de 4 ans, les accompagne le samedi depuis la banlieue où ils habitent. Les journées se passent là, et la petite, aussi blonde et jolie qu'Alice, grandit au milieu de ces merveilles, et apprend le métier sans le savoir.

La naissance d'une vocation

À 12 ans son père lui confie la tâche méticuleuse d'équilibrer le tic-tac des pendules déjà livrées chez les clients. Sa première responsabilité en solo, et son premier argent de poche.

Tout en poursuivant sa scolarité dans le 14e, jusqu'à l'obtention d'un bac scientifique et d'un BTS, elle assure parfois une présence dans la boutique, jusqu'au jour où, son père se casse le col du fémur. Immobilisé durant six mois, elle le remplace. Seule responsable du magasin, elle concrétise très rapidement tout l'acquis des années passées, élargit le champ des restaurations même les plus compliquées, et décide d'en faire sa profession, retaillant, recréant des pièces défectueuses ou perdues, souvent aussi minuscules qu'une aiguille, avec les outils à l'ancienne, souvent eux-mêmes restaurés, gage d'authenticité et d'exactitude. Pour faire tourner les roues, il faut polir les pivots, « rebouchonner », réduire le jeu dans les rouages.

La clientèle de ses parents est alors fidélisée. Parmi les inconditionnels, une dame de 104 ans qui se souvient du beau parcours de Roger Martin, présent dans le film d'Agnès Varda *Daguerréotype*, et de la fierté de tous lorsqu'il fut honoré du titre prestigieux de Meilleur Ouvrier de France (MOF) en horlogerie. Profession qu'il n'a eu de cesse de défendre au sein de l'association de MOF, dont il devient vice-président dans l'Essonne.

À l'heure où… les horloges de rues disparaissent peu à peu comme les cabines téléphoniques, et où les horaires sont donnés par Internet et les téléphones portables, c'est un défi sur le temps que la restauration d'une petite montre ou d'une imposante pendule. Défi relevé par Catherine qui a conservé sur ses cartes de visite, la belle formule écrite par son père, « Faites revivre le souvenir du passé »… elle en est une preuve vivante, permettant au client de retrouver avec émotion les visions et sons qui rythmaient la vie d'autrefois.

Marie-Lize Gall

scientifiques, de marine et d'optique du XVIIIe et XIXe siècle. Et depuis plus de trente ans, il travaille avec une quinzaine de musées (dont celui de la fondation Chi Mei à Taïwan) et des collectionneurs privés. Ainsi des armes anciennes aux épées d'académiciens, il n'y a qu'un pas qu'il a franchi. « C'est par le biais d'un expert en armes anciennes que j'ai commencé à travailler avec des académiciens qui cherchaient quelqu'un pour créer leur épée ».

Création ou aménagement d'épées : c'est le dialogue qui prime

Dans l'habit vert, l'épée est ce qu'il y a de plus personnel chez un académicien car c'est le symbole de tout ce qui a compté dans sa vie et dans sa carrière. « Chaque réalisation est donc le fruit d'un dialogue qui dure jusqu'à ce que le récipiendaire soit satisfait », explique Michel Renonciat. « Arriver à leur faire exprimer leurs envies donne un intérêt supplémentaire au métier. Au fur et à mesure des esquisses présentées, ils se dévoilent. On aboutit alors à un objet qui leur correspond et dont ils sont fiers ». Pour satisfaire aux mieux les Immortels, il travaille avec plusieurs corps de métier : graveur, ciseleur, miniaturiste. Ainsi, pour le pommeau d'épée de Marc Lambron en tête de lion (l'écrivain est originaire de Lyon), il a impliqué dans le projet un fondeur. « Après je retravaille l'objet pour qu'il s'adapte à l'épée ».

Si depuis quelques années la demande de certains académiciens est d'aménager des épées existantes, d'autres peuvent vouloir une épée plus personnelle. Par exemple, celle d'Alain-Jacques Valleron, statisticien qui étudie la transmission des maladies animales aux êtres humains. « Exceptée la lame que j'ai achetée, tout a été fabriqué : la poignée en forme d'équerre de proportion, la fusée en aiguilles de porc-épic, un pommeau avec un netsuké (objet vestimentaire traditionnel japonais) en forme de crâne qui symbolise la mort, un bouton de chape en dollar (il a travaillé aux États-Unis) et un X, symbole de Polytechnique son école d'origine. »

Depuis quatre ans, Michel Renonciat est à la retraite. Cependant, toujours passionné par son métier, il a décidé de le continuer sous le statut d'auto-entrepreneur déclaré à la Chambre des métiers. Un jour, peut-être, il créera une épée pour un académicien du 14e.

Muriel Rochut

htpp://michelrenonciat-objets-arts-anciens.blogspot.com/

MEP_N111.indd 5 26/06/16 20:57

Paula Modersohn-Becker : quatre séjours parisiens

● A chacune de ses évasions parisiennes, la peintre allemande (1876-1907) privilégiait Montparnasse qui allait connaître son âge d'or.

© François Heintz

Ateliers du 14, avenue du Maine où vécut Paula M. Becker en 1906.

Elle se peint nue et même enceinte, sans concession. Au tout début des années 1900, c'est inhabituel voire choquant ! Méconnue du public français, Paula Modersohn-Becker compte parmi les précurseurs du mouvement expressionniste allemand. Le Musée d'art moderne de la Ville de Paris présente la première monographie en France de l'artiste (jusqu'au 21 août). L'exposition donne une vision panoramique d'une œuvre brève mais très riche, passant sans difficulté des portraits aux paysages, des natures mortes aux allégories. Une peinture simplifiée et dépouillée.

Dans la biographie de l'artiste par Marie Darrieussecq*, le ton est donné : « Elle voulait peindre et c'est tout. Elle était amie avec Rilke. Elle n'aimait pas tellement être mariée. Elle aimait le riz au lait, la compote de pommes, marcher dans la lande, Gauguin, Cézanne, les bains de mer, être nue au soleil, lire plutôt que gagner sa vie, et Paris ». Née à Dresde le 8 février 1876, elle suit une formation à Berlin et rejoint la communauté d'artistes indépendants de Worpswede, non loin de Brême, où elle rencontre son futur époux Otto Modersohn. Pour elle, ce milieu d'artistes s'avérera vite trop replié sur lui-même. Elle a besoin d'évasion et soif de découvertes. Fascinée par Paris, alors la capitale artistique du monde, et les avant-gardes des années 1900, elle y effectue quatre séjours de plusieurs mois, demeurant, à chaque fois, autour de Montparnasse. Le prestige de la capitale française est alors le signal du retour des peintres d'Outre-Rhin. Ses séjours parisiens sont décisifs pour son art : découverte du Louvre, de Cézanne, du Douanier Rousseau, de Van Gogh mais surtout de Rodin et de Gauguin.

1900, le premier séjour

Dans la nuit de la saint-Sylvestre 1900, elle prend le train pour Paris afin de visiter l'exposition universelle mais aussi de prendre des cours de dessin. Elle est inscrite à l'académie Colarossi, au 10, rue de La Grande-Chaumière, l'une des plus anciennes (fondée en 1870) et la seule où les femmes sont admises à dessiner des nus d'après modèles y compris masculins. L'académie de La Grande Chaumière voisine ne sera fondée qu'en 1904 Elle occupe un atelier au 9, rue Campagne-Première (au 4e étage, studio 47) : c'est une vaste cité d'artistes créée par l'architecte Taberlet avec des matériaux provenant des pavillons de l'exposition universelle de 1889. S'y sont installés des peintres et des sculpteurs qui ont abandonné Montmartre pour chercher une nouvelle inspiration aux frontières du Quartier Latin, autour du bal Bullier et de La Closerie des Lilas. Parmi eux Othon Friesz (1879-1949), inspiré par Gauguin et Van Gogh. L'écrivain Rainer Maria Rilke y habitera dès 1902 en venant étudier à Paris, avant de rencontrer Rodin dont il deviendra le secrétaire. Juste à côté, au n°3 de la rue, va s'ouvrir le restaurant Chez Rosalie du nom de sa propriétaire, d'origine romaine, qui cuisinera italien pour les artistes et pour un prix modique. L'on mange dans les nombreuses « crèmeries » alors que la dernière ferme, la Vacherie des Plantes où l'on boit du lait à la tasse, est encore exploitée au 8bis, rue Montbrun. Dans une lettre à son mari, Paula se plaint « qu'à Paris, la nourriture est chère et les portions petites. » Des grandes brasseries du boulevard du Montparnasse n'existe encore que le Café du Dôme, ouvert en 1898, qui commence à être le lieu de rassemblement intellectuel du quartier.

Les cités d'artistes vont fleurir un peu partout, rive gauche, jusqu'à la périphérie du 15e comme La Ruche fondée en 1902 par le sculpteur Alfred Boucher et bâtie avec des matériaux provenant de l'exposition universelle de 1900. Dans les ateliers, le confort est inconnu. La plupart n'ont à offrir à leurs pauvres locataires qu'une fontaine dans la cour où ils vont le matin quérir de l'eau avec des brocs. Les lieux dits d'aisance sont installés à l'écart pour qu'ils n'empestent pas les habitations.

Rencontres décisives entre 1903 et 1907

À son arrivée, le 17 février 1903, comme lors de son premier séjour, Paula M. Becker loge une semaine au Grand hôtel de la Haute-Loire (chambre 53), l'actuel Raspail Hôtel (203, bd Raspail) pour habiter ensuite au 29, rue Cassette. Elle retrouve son ami Rainer Maria Rilke et fait la rencontre de Rodin.

Paris la voit de nouveau débarquer le 14 février 1905 : cette fois, elle loge au 65, rue Madame. Paula découvre les œuvres de Gauguin qui influenceront son travail et fréquente les musées et l'académie de peinture Julian (31, rue du Dragon). Elle écrit : « Il faut que j'apprenne la douce vibration des choses... viser la plus grande simplicité par l'observation la plus intime ».

Paula M. Becker effectue un quatrième séjour parisien plus long de février 1906 à l'été 1907 : elle occupe un atelier spartiate au 14, avenue du Maine, en face des ateliers du 21 de la même avenue où Marie Vassilieff ouvrira une cantine pour les artistes du lieu en 1915. Puis elle déménage de nouveau au 29, rue Cassette en mai 1906. Son dernier atelier parisien se situera au 49, boulevard du Montparnasse, à l'académie Vitti.

Elle meurt tragiquement des suites de l'accouchement particulièrement difficile de sa fille Mathilde, le 21 novembre 1907. Une vie bien trop courte mais une production artistique intense : plus de 700 tableaux entre 1900 et 1906 sans compter les esquisses et dessins. Dans son dernier souffle, elle prononcera « Schade ! (dommage) ».

F.H.

* Voir Marie Darrieussecq, *Etre ici est une splendeur, vie* de Paula M. Becker, éditions POL, 2016.

Cent ans de vie

● Geneviève G. a passé

Quand la rue Raymond-Losserand s'appelait rue de Vanves, elle était l'une des plus vivantes et typiques de ce 14e populaire qui s'était développé aux abords du chemin de fer. C'est là qu'a passé toute sa vie Geneviève G., aujourd'hui centenaire. Une vie toute simple et pourtant exemplaire que nous relate un membre de sa famille, conscient que cette existence modeste fut la destinée commune de milliers de Parisiennes (1). Cette chronique intimiste ressuscite tout un mode de vie, qui fut celui de nos parents et grands-parents.

Enracinés dans le quartier et les chemins de fer

Née en 1916, Geneviève G. a fêté ses 100 ans le 6 avril. Fait remarquable, elle habite depuis sa naissance le même immeuble, d'abord locataire puis propriétaire. Cet enracinement remonte à son père, Albert V., né en 1880, venu à 14 ans de ses Vosges natales tenter sa chance à Paris avec, pour seul bagage, son certificat d'études ; il avait été hébergé par une lointaine cousine qui tenait boutique près de la porte de Vanves. Ce père fondateur entrera à la Compagnie des chemins de fer de Paris-Orléans et y fera carrière sans jamais quitter son quartier, ni sa paroisse d'adoption à laquelle il consacrera beaucoup de son temps : « Le soir, après le travail, il donne des cours d'escrime aux jeunes de notre paroisse dans les locaux du patronage du Rosaire ».

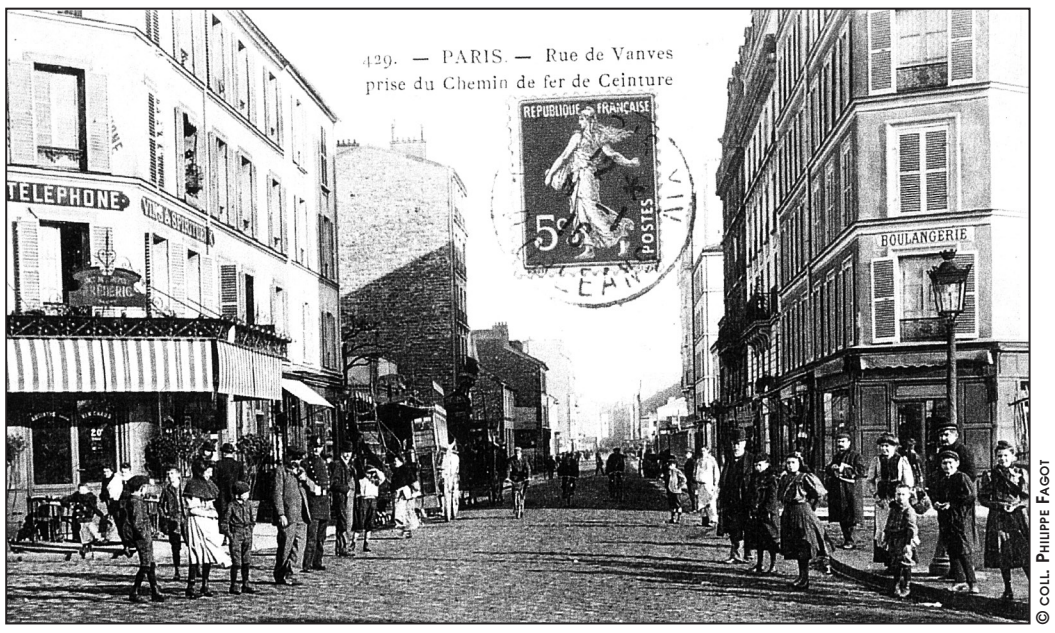
Une fois marié, vers 1905, Albert V. habite d'abord Malakoff, puis Paris au 1er étage d'un assez bel immeuble construit vers 1870 en face de l'hôpital Saint-Joseph. Cuisine, salle à manger, deux chambres, l'appartement est juste assez grand pour loger à l'étroit sa nombreuse famille, car trois fils précéderont Geneviève, la dernière-née. Plus tard, tout ce petit monde déménagera au 5e étage pour s'agrandir un peu (70 m²). Le confort y est encore sommaire ; il n'y a pas l'électricité, et le gaz, que « le concierge est chargé chaque soir d'allumer étage par étage, ne sert qu'à éclairer la cage d'escalier ». Dans la salle à manger, « jusqu'en 1925-1927, on s'éclaire au pétrole, on a une lampe suspendue avec un bel abat-jour au-dessus de la table ; dans les chambres, on utilise des lampes Pigeon qui, elles, marchent à l'essence, ça n'éclaire pas beaucoup mais on s'en contente ». Pas de douche à la maison avant 1990 : « On sort le tub en zinc qu'on met devant la pierre à évier pour se laver avec une éponge ; on va une fois par semaine aux bains-douches municipaux de la rue de la Convention ». Chauffage à l'ancienne : une cuisinière en fonte pour l'eau chaude et le « frichti », un poêle à charbon dans la salle à manger et c'est tout, pas de feu dans les chambres. Le charbon est stocké à la cave, remonter les seaux de charbon est la tâche du père ou des garçons. Cet habitat témoigne pourtant déjà d'une certaine aisance et d'une indéniable réussite sociale. C'est l'époque bénie où Paris offre toute chance de réussir aux courageux de l'exode rural.

On vit comme dans un village, ayant sur place tous les commerces de première nécessité et, à proximité, l'église et ses patronages, les écoles (publique pour les garçons, catholique pour les filles), la maternité (Bon Secours), l'hôpital (Saint-Joseph). C'est à peine si on passe l'octroi (il subsistera jusqu'en 1942) et l'on ne s'aventure guère dans la zone des fortifs. L'immeuble (où vit la propriétaire) est une grande maison commune où règnent les mères au foyer : tout le monde se salue, échange les nouvelles, participe aux joies et aux douleurs de ses voisins. « On laisse nos portes ouvertes. On se rend service. On est tous amis. » L'immeuble s'ouvre à tous les bruits de la rue : sabots des chevaux sur le pavé, appels du vitrier, du rémouleur.

Aventures d'avant-guerre

Le métro n'arrivera qu'en 1937, mais la Petite Ceinture permet de s'évader du quartier : « Deux lignes, l'une montante et l'autre descendante, faisaient le tour de Paris. C'était bien pratique. Nous, enfants, on prenait le train pour aller au bois de Boulogne, la locomotive à vapeur sifflait en nous emportant ». Le jeudi, la mère les mène en bus au jardin du Luxembourg. Et le dimanche, après la messe, toute la famille prend le train de banlieue à Ouest-Ceinture pour les bois de Clamart ou Meudon.

On attend les vacances pour quitter la capitale. Le père est un privilégié : « L'avènement des congés payés ne change rien pour lui. Aux chemins de fer,

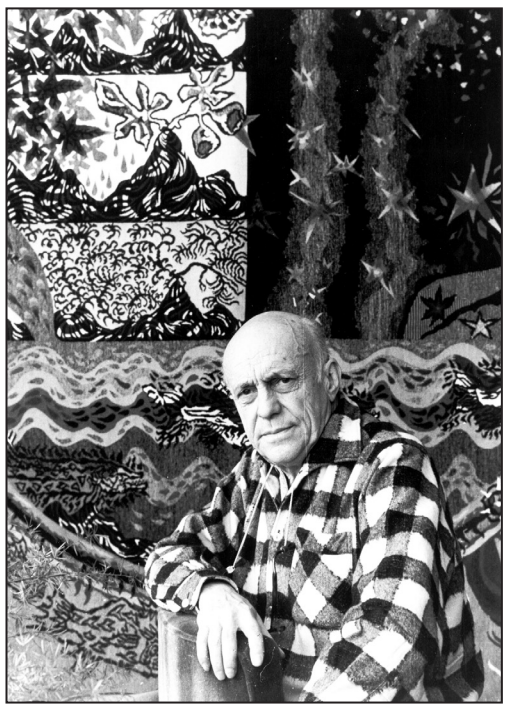


© coll. Philippe Fagot

MEP_N111.indd 6 26/06/16 20:57

Jean et André Lurçat, un dialogue artistique

● Aux Gobelins, une exposition d'envergure de l'artiste peintre et, villa Seurat, la rénovation de sa maison-atelier construite par son frère, architecte.



© Roger Pic, coll. Fondation Jean et Simone Lurçat

Au n° 4 de la Villa Seurat, les façades de la maison-atelier du peintre Jean Lurçat (1892-1966) sont emmaillotées d'un échafaudage. Elle fut construite en 1925 par l'architecte André Lurçat, son frère, dans le style dépouillé et fonctionnel du mouvement de l'architecture moderne. Léguée par sa veuve en 2009 à l'académie des Beaux-Arts, la maison a conservé son décor et son mobilier d'origine. Depuis juin, les amateurs de l'œuvre de Jean Lurçat peuvent découvrir une magnifique exposition relatant son parcours à la Galerie des Gobelins à l'occasion du 50e anniversaire de sa disparition.

Jean Lurçat est connu aujourd'hui essentiellement comme le rénovateur de la tapisserie tissée avec des œuvres immenses accrochées dans des lieux de prestige. L'exposition révèle un cheminement artistique que l'éclat des couleurs et le foisonnement des formes fantastiques ne laissent pas soupçonner d'emblée.

Une complicité intellectuelle et artistique

Jean Lurçat est né dans une famille modeste qui complète ses ressources dans des leçons d'aquarelle, des travaux de peinture et de tapisserie. Vosgien, il fait, en 1911, un passage aux Beaux-Arts de Nancy, important foyer des arts décoratifs, en même temps que son frère. L'année suivante, tous les deux se retrouvent à Paris où Jean participe à une revue aussi ambitieuse qu'éphémère, *Feuille de mai*, qualifiée de «petite revue d'avant-garde» par André. Les quatre numéros parus de 1912 à 1914 sont imprimés à Nevers par «l'Imprimerie nouvelle de l'Avenir, association ouvrière de typographes syndiqués»! Les thèmes abordés dans ces feuillets sont la matière dans laquelle se fonde l'œuvre de Jean : «Art, poésie, mouvement social».

Rencontres et collaborations enrichissent son expérience et son imaginaire. C'est Jean, le peintre, qui fait entrer son frère dans le bouillonnement de la vie artistique cosmopolite des années 20. André, l'architecte, œuvre pour une nouvelle esthétique et trouve parmi les relations de son frère ses premiers clients. Le jeu des volumes et l'intégration du mobilier dégagent à l'intérieur de ses constructions de larges pans de murs monochromes qui offriront aux artistes des supports accueillants pour leurs créations.

Renouveau d'un art mural

En 1933, Jean Lurçat abandonne la peinture de chevalet qui lui avait pourtant apporté une notoriété internationale. Son intérêt pour les arts décoratifs se focalise alors sur la tapisserie. Il avait déjà fait broder ses premiers «cartons» (modèles peints) par sa mère dans la plus simple des techniques : à l'aiguille sur un canevas. Il confère peu à peu à ses créations des dimensions murales. Reconnu comme peintre-cartonnier et sous l'impulsion de commandes tant privées que publiques, il se tourne alors vers la tapisserie de lisse (tapisserie tissée manuellement sur un métier) et collabore avec des manufactures auxquelles il apporte un renouveau créatif. Après la guerre, il acquiert dans le Lot les Tours de Saint-Laurent, ruines d'un château fort où il trouve l'espace nécessaire à son travail, livrant des cartons à la taille définitive de ses œuvres aux formats impressionnants.

© Mairie de Malakoff

Au fil de l'exposition des Gobelins on perçoit tour à tour l'inquiétude de l'artiste de cette première moitié d'un siècle mouvementé et dramatique et l'expression joyeuse de noces terrestres nourries aux sources de traditions artistiques, de poésie contemporaine et de voyages. Les deux guerres mondiales, la crise de 1929, la guerre d'Espagne ont affecté les deux frères et renforcé leurs préoccupations pacifistes et humanistes. Engagement politique et social pour l'architecte qui apportera la même qualité d'espaces au groupe scolaire de la commune ouvrière de Villejuif (école Karl Marx) et à une villa parisienne comme la maison Guggenbühl, rue Nansouty. Hymne à la résistance et à la liberté pour le peintre qui les inscrira en toutes lettres dans son œuvre tissée.

Françoise Cochet

Exposition *Au seul bruit du soleil – Jean Lurçat* jusqu'au 18 septembre. Tlj sauf lundi – 11h-18h. Galerie des Gobelins – 42, av. des Gobelins (M° Gobelins) 8€/6€, accès gratuit le dernier dimanche du mois

Un détour Villa Seurat

Première des huit maisons construites par André Lurçat dans l'impasse, la maison-atelier de Jean Lurçat fait l'objet d'une souscription publique sous l'égide de la Fondation du patrimoine pour collecter des fonds pour sa restauration. La rénovation des toitures-terrasses est d'ores et déjà réalisée. La suite du programme de travaux sera présentée sur place lors des journées du patrimoine (17 et 18 septembre), dont le thème «patrimoine et citoyenneté» sied particulièrement à l'œuvre des deux frères et à l'action de Simone Lurçat, femme engagée. www.fondation-jean-et-simone-lurcat.fr

L'arbre de Malakoff

A la lisière du 14e et de Malakoff, un arbre grandeur nature, au tronc en acier boulonné et aux douze corbeilles de vraies fleurs. Il est situé au pied de la faculté de droit de Malakoff, à l'intersection du boulevard Charles-de-Gaulle et de l'avenue Pierre-Larousse. C'est le produit de la société Horty Diffusion, une société familiale d'horticulture du Lot-et-Garonne, qui innove!

UNE MILITANTE INFATIGABLE

Notre amie Françoise Buzelin, malade depuis plusieurs années, est décédée le 18 mai au Centre de soins palliatifs Cognacq-Jay. Françoise était médecin psychiatre et militante très engagée à la Ligue des droits de l'homme et au service des étrangers sans papiers. Elle a toujours été très présente aux permanences d'accueil du réseau éducation sans frontières Paris Sud-ouest le samedi, à la mairie du 14e. Elle a souvent pris en charge et hébergé des jeunes mineurs à la rue. Elle participait à toutes les manifestations, s'est battue contre toutes les injustices jusqu'à la fin de sa vie. Un hommage lui a été rendu le 15 juin à la mairie du 14e. Françoise va nous manquer longtemps.

LE QUOTIDIEN D'UN LYCÉE HORS DU COMMUN

Situé au 132, rue d'Alésia, le Lycée municipal d'adultes est le seul établissement public en France à permettre aux adultes de passer le bac en cours du soir, c'est-à-dire de reprendre leurs études de la seconde à la terminale, jusqu'au diplôme convoité.
Françoise Noël-Jothy est à la tête de ce lycée pas comme les autres depuis neuf ans.
Elle nous raconte le quotidien de ce lieu étonnant, où celles et ceux qui ont le courage de reprendre des études viennent trouver le chemin d'une nouvelle vie.
Un livre émouvant, tonique, indispensable.
Françoise Noël-Jothy, *Je croyais que l'école ne voulait pas de moi*, préface de Jacqueline de Linares, éd. Librinova, 236 p., 13,90 €.

BRICOLER TOUT L'ÉTÉ

Fabrication en palettes :
8, 9, 10 juillet, trois jours pour réaliser votre projet.
Réparation d'objets et appareils (un par personne) :
29 juillet de 14h à 17h, avec l'aide de réparateurs bénévoles.
Décoration intérieure :
5, 12, 26 août, styles et harmonies, aménagement, peinture.
Tout l'été (sauf 19/07 et 16/08) atelier partagé le mardi (10h-17h) et prêt d'outils le lundi (16h-18h) et vendredi (10h-18h).
À la Bricothèque, 6, rue Maurice-Bouchor – 01 45 43 90 94, www.regieparis14.org (participation : 5€, sur inscription, sauf pour la réparation d'objets).

FERMETURE DE THÉÂTRE

Ce n'est pas la première fois, mais peut-être est-ce définitif! La Comédie italienne, merveilleux petit théâtre de la rue de la Gaîté, a fermé ses portes, comme au printemps 1999, faute de finances, et les costumes sont à vendre. Espérons qu'elle rouvrira pour Noël – comme il y a 17 ans!

POUR RESTER EN PLEINE FORME

On peut s'inscrire pour l'année 2016-2017 au cours d'aquagym senior à la piscine de la cité universitaire. Séances le lundi de 13h à 14h et le jeudi de 12h à 13h. Tarifs annuels : un cours 225 € ; deux cours 305 €; réservations auprès du Paris Université Club ; Tél - 01 44 16 62 62

dans le Quatorzième

toute sa vie dans la même rue.

ils avaient déjà droit à un mois de congés chaque année». Et le train ne coûte rien… Le père peut ainsi emmener sa famille en première classe sur les bords de la Loire, où il a trouvé à louer à l'année, ou dans les Vosges.

La jeune fille va vivre ses plus belles années à l'approche de ses 20 ans. À l'inverse de ses trois frères, on ne la pousse pas à poursuivre ses études : «Après mon certificat, mes parents n'avaient pas insisté… J'ai appris la couture avec une demoiselle âgée qui confectionnait des robes et des manteaux pour les gens huppés du quartier». Elle s'oriente vers le dessin de mode, trouvant même à travailler «deux ou trois ans, par à-coups», au journal *Le Petit Echo de la Mode*, rue Gazan près du parc Montsouris ; elle y va avec le vélo qu'on lui a offert pour son certificat. Elle apprend à danser, chaperonnée par ses frères : «Nous prenons des cours près du parc du Luxembourg. Le boston, la valse, le charleston (très à la mode alors), mais aussi le tango, le one-step. Et puis aussi cette valse lente, on appelait ça un slow». Pas question pour autant de courir les bals : «Mes parents ne voudraient pas. Par contre ils acceptent que j'aille avec Marcelle, ma copine, aux soirées dansantes organisées au lycée de mon frère René. On s'habille chic, en robe longue. Et on rentre tard, après minuit». Grâce au train, la jeune fille fait du tourisme avec ses parents, elle découvre même Bruges et Venise. À la veille de la guerre, le père prend sa retraite, la mère meurt subitement, à 57 ans. Geneviève doit songer à s'établir. Jeune fille rangée, elle a croisé son futur au mariage de son frère. Mais le sien attendra, à cause de l'occupation. Le père se replie avec sa fille dans son village natal des Vosges. «Pour dire vrai, pendant la guerre, au Val d'Ajol on n'a manqué de rien.»

Les cadeaux du siècle

La Libération finit par arriver et, le 25 avril 1945, Geneviève épouse Roger à Notre-Dame du Rosaire ; c'est un militaire travaillant au ministère de la Guerre. Geneviève a confectionné elle-même sa robe en organdi. Deux garçons et deux filles naissent entre 1946 et 1952, de quoi occuper la maman (qui perd son père en 1949). «Pendant longtemps, j'ai lavé mon linge dans la cuisine, dans une lessiveuse qu'on mettait sur le gaz. Pour le sécher, on le mettait sur des cordes tendues dans la cuisine et le couloir… Le matin, je fais les courses et le ménage. L'après-midi, quand les petits sont à l'école, je couds moi-même leurs habits, sur ma petite machine à coudre à pédale.» Pas plus que sa mère, elle n'a souffert d'être rivée à son foyer. «Ma vie de famille me remplit suffisamment et je ne le regrette pas. Le travail de la ménagère que je suis est aussi digne et difficile que n'importe quel travail. Moi, il me plaît, je suis heureuse comme ça.» Elle aide ses enfants à leurs devoirs et leçons, leur lit de belles histoires avant le coucher.

En ces années 50, le progrès fait peu à peu son apparition : achat d'une cocotte-minute, d'un chauffe-eau, d'un «frigidaire», d'un poste de télévision et même d'une voiture d'occasion (elle-même ne conduira jamais). L'été, la famille va camper au bord de la mer. Ils finiront par acheter dans le Morbihan «un beau terrain bien planté avec une petite maisonnette en préfabriqué». Les enfants grandissent, font leur communion solennelle, poursuivent leurs études, les garçons aux lycées publics, les filles dans l'enseignement privé. Bientôt, ils se marieront.

La retraite venue et leurs enfants partis, Geneviève et son mari réorganisent leur vie. Ils deviennent propriétaires de leur appartement. Ils ont hérité à La Ferté-Bernard d'une maison dont ils font leur résidence secondaire. Dans une petite caravane, ils sillonnent la France en toute liberté. Cette retraite heureuse s'interrompt en 1982 à la mort du mari. Aidée par son inaltérable foi en Dieu et les naissances de ses petits-enfants, Geneviève continue à évoluer avec son temps. Dans les années 90, qui dit retraite, dit voyages lointains ; avec un enfant ou son club de retraités, elle part en Roumanie, en Turquie, en Grèce, au Maroc, en Tunisie. Pour ses 80 ans, sa famille lui offre un voyage en Thaïlande. Décennie après décennie, Geneviève épouse son siècle, passant de la gêne à une très modeste aisance, jouissant sur le tard d'un niveau de vie inimaginable à sa naissance. Le XXIe siècle lui fait un dernier cadeau : fin 2011, son immeuble est enfin équipé d'un ascenseur. Elle peut espérer continuer à vivre jusqu'au bout chez elle.

Difficile de savoir combien de centenaires vivent dans le 14e. Mais seule Geneviève G. réunit à la fois le fait d'y être née, d'y avoir habité toute sa vie le même immeuble et d'y vivre encore. Elle fait désormais figure de référence : fierté de sa famille, symbole de son quartier, témoin de son époque.

Jean-Louis Bourgeon

(1) Yvon et Martine Lechevestrier, *La dame du 168* (hors commerce).

MEP_N111.indd 7 26/06/16 20:57

Le Montparnasse de la Belle Époque

Avec Amadeo de Souza Cardoso

● Entretien avec Georges Viaud, président de la Société Historique et Archéologique du 14e et consultant en histoire.

La Page – Les festivités éclairant à Paris le parcours de ce peintre, injustement oublié en France, sont un honneur pour toute la nation portugaise, la plus francophile d'Europe, et particulièrement pour la communauté des 14e et 15e arrondissements. Aussi, qui mieux que Georges Viaud, né à Lisbonne, pouvait nous parler de cette courte vie d'artiste dans le Montparnasse de la Belle Époque ?

Georges Viaud – Amadeo de Souza Cardoso, jeune, beau, élégant, fils du premier importateur du vinho verde portugais, vécut de 1906 à 1914 à Paris. Il devait y suivre des études d'architecture. Or l'avant-garde artistique et intellectuelle de «l'Archipel de Montparnasse» va le détourner vers la peinture, contre l'avis de ses parents, pourtant d'une grande culture mais très conservateurs. Habitant surtout dans le 14e, Amadeo y fait de belles rencontres : au 96, bd du Montparnasse, c'est Lucie, la fille du patron italien Pecetto de la Crèmerie Chaude, qui fut l'amour et la compagne de sa vie ; au 12 rue Delambre, ce sont les moments animés et musicaux de la pension de Madame Friot où le «Modernisme» catalan et portugais découvrait l'art de vivre à l'italienne. Il fréquente Gris, Kandinsky, Modigliani, qui devient un compagnon de travail. Ils s'influencent mutuellement dans le style, la forme, l'un réalisant le portrait de l'autre. Il en était de même avec Brancusi qui se plaira en 1911 à faire la promotion de l'exposition commune de dessins et sculptures des deux Amadeo dans l'atelier de de Souza. Tous ces artistes se croisent désormais en France et à l'étranger, dans les galeries, et les grands salons.

LP – Quelles furent ses bonnes fées ?

GV – Reconnu par ses pairs, ce qui était exceptionnel, il le fut également en 1913 à Boston, Chicago, New York, étant le seul portugais choisi par le marchand Walter Pach pour participer à la prestigieuse exposition internationale d'art moderne, «l'Armory Show», aux côtés de tous ces grands de Montparnasse, vivants ou disparus, Archipenko, Bourdelle, Delaunay, Duchamp, Picasso… il n'a que vingt-six ans ! Il reçut également le soutien d'Otto Freundlich qui le fit exposer en Allemagne.

Son œuvre se caractérise alors par une profusion de styles tendant peu à peu vers une grande modernité. Les couleurs des paysages bretons lui rappellent ceux du Portugal où il retourne chaque année ; une véritable déclaration d'amour pour sa terre et les sentiments de joie qu'elle lui inspire, malgré… «Ici on respire, au Portugal on étouffe.» Il respire chez ses voisins du 6e Gertrude et Léo Stein, un des hauts lieux des arts et des lettres et du cubisme naissant ; ils recevaient Braque, Matisse, Apollinaire… Chez les Delaunay, il fréquente Gleizes, Klee, Chagall, Laurencin, Cendrars, «le gratin de l'art moderne».

Dans le 14e, rue Ernest Cresson, il voisine avec Maurice Couyba, sénateur, ministre, poète et chansonnier sous le pseudonyme de Maurice Boukay, passant au cabaret Le Chat Noir. Aux 21, et 54, avenue du Maine, à l'ancienne Cité des Artistes et à l'Académie russe, il se lie avec le sculpteur Archipenko et avec Léger qui l'introduit dans le cercle des peintres cubistes.

LP – Pourquoi si peu d'intérêt pour cet artiste créatif, précurseur de l'art moderne ?

GV – La légende de Montparnasse s'est bâtie à partir des années 30 et Amadeo, décédé prématurément en 1918 au Portugal, suite à la terrible épidémie de grippe espagnole, était déjà hors mémoire, bien que plus connu que Picasso et Modigliani à la Belle Époque, faisant l'objet de quantité d'articles. Une certaine «invisibilité de la culture portugaise en France». Sans doute aussi, hormis les festivités avec ses camarades artistes, sa vie était-elle trop rangée, fidèle à sa jeune Lucie, son modèle, ne la prêtant à aucun ? Ses «paradis artificiels» sont en lui, et la méditation, la lecture, le chant, la fréquentation des concerts d'orgue, la découverte des *Confessions* de Saint Augustin comblent son besoin de spiritualité animé en permanence par la passion de créer. Le pèlerinage de son mentor allemand Otto Freundlich à Chartres, le conduit avec Lucie sur les chemins de Rocamadour et Lourdes. Son décès n'a pas fait l'objet d'une «vente d'atelier», ce qui permet en général à l'œuvre de circuler. On note enfin, quantité de tableaux disparus ou détruits par sa famille, notamment les scènes de nus. Néanmoins on trouve ses œuvres et le fonds d'archives à la Fondation Gulbenkian de Lisbonne.

© CAM / Fondation Gulbenkian

Don Quixote

LP – Qu'aurait-il créé s'il avait vécu plus longtemps ?

GV – Bien en avance sur son temps, hors des courants officiels, il a créé son art en liant tradition portugaise des découvertes et modernité de l'art parisien de Montparnasse. Sa boulimie de création sur tous supports prouve qu'il aurait évolué vers de nouvelles formes d'expression. Caricaturiste pour la presse portugaise et française, illustrateur d'un ouvrage de Flaubert, il est curieux des découvertes de l'industrie chimique, il associe les nouvelles couleurs aux traditionnelles, et se passionne pour la richesse des inclusions avec des objets inattendus.

LP – Vous-même, quelle fut votre participation à l'exposition en cours ?

GV – J'avais déjà travaillé sur l'existence de l'artiste dans le Montparnasse de la Belle Époque, plus «confidentiel» que celui des Années Folles. Aussi, ma rencontre avec Helena de Freitas, à la Fondation Gulbenkian de Paris, commissaire de l'exposition au Grand Palais, et Christophe Fonseca, auteur du film *Amadeo de Souza Cardoso, le dernier secret du modernisme*, m'a permis de les conduire sur les pas d'Amadeo, entre 1906 et 1914.

Propos recueillis par Marie-Lize Gall

Exposition Amadeo de Souza Cardoso (1887-1918) au Grand Palais, jusqu'au 18 juillet 2016.

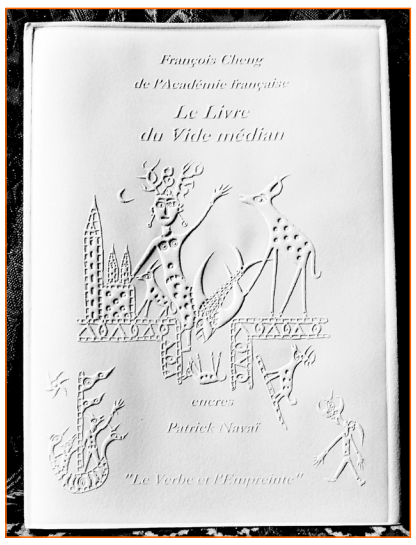
Œuvre de bibliophilie

La rencontre de trois artistes

● Patrick Navaï illustre de ses encres un ouvrage poétique de François Cheng de l'Académie française, édité par le graveur Marc Pessin*.

Pourquoi tant d'émotion ? Patrick Navaï a pourtant croisé maints écrivains, peintres et musiciens lors de ses interviews pour différentes revues auxquelles il a contribué ou qu'il a éditées. Mais l'entrevue avec l'écrivain François Cheng reste inoubliable et empreinte de vibrations inégalées : «Une rencontre magnifique lorsqu'il est venu chez moi, rue Daguerre, pour la signature des exemplaires de *Le Livre du Vide Médian* qui m'étaient destinés en tant qu'illustrateur. Son temps était compté et, pourtant, il est resté quatre heures durant, très concentré dans l'échange, curieux de tous les objets, tableaux et instruments de musique de l'appartement, surtout par ceux provenant de lointains rivages, notamment d'Iran. Lui qui a émigré de Chine avec ses parents en 1948 à 19 ans (naturalisé français en 1971), poète, écrivain et calligraphe reçu à l'Académie française en 2002 et qui a francisé son prénom en référence à la spiritualité de François d'Assise ! Quelle humilité, aussi, chez ce grand homme ! François Cheng demeure dans le 14e depuis longtemps».

Tout est parti d'une rencontre entre Patrick Navaï et l'éditeur, peintre et graveur, Marc Pessin (né en 1933) qui travailla durant trente ans dans son atelier d'art du 37bis Villa d'Alésia, désormais installé à Saint-Laurent-du-Pont (Isère) : «Un personnage étonnant de curiosité qui publie, depuis 1951, des poètes des cinq continents et figure majeure de la gravure contemporaine», selon Patrick. Ayant découvert, en 2010, une de ses peintures en couverture de la revue *Missives* (publiée par la société littéraire de La Poste et de France Télécom), l'éditeur s'intéresse aux travaux de Navaï et l'associe à la publication d'un livre d'Angèle Paoli (éditrice de la revue de poésie *Terres de femmes*) en utilisant une de ses encres comme couverture. Cette fois, il soumet à François Cheng quatre de ses encres sélectionnées en résonance avec les poèmes du *Livre du Vide médian* (déjà paru en 2009) : un ouvrage de bibliophilie en feuilles sous une couverture gaufrée gravée et estampée par Marc Pessin (d'après une encre de Navaï).



© Sylvie Forestier

Si cet ouvrage tiré à 50 exemplaires seulement n'est plus disponible, il est cependant visible au musée Singer-Polignac (centre hospitalier Sainte-Anne, 1, rue Cabanis) dans le cadre de l'exposition *Les Unes et les Autres* (jusqu'au 10 juillet 2016). Un privilège de tenir entre les mains cet ouvrage où se fait écho l'expression poétique des deux artistes :

Dévisager l'ultime
Retrouver sans faille
l'ouvert
Où se donne
la vie entière
En son inaltéré
va-et-vient

F.H.

* *Le Livre du Vide médian*, poèmes choisis de François Cheng, illustré par 4 encres de Patrick Navaï. Éditions Le Verbe et l'Empreinte, Marc Pessin, octobre 2015.

Cinéclub Pernety

Le mercredi 6 juillet 2016

Elena, film russe de A. Zvyagintsev, 2012, avec Nadezhda Markina, Andrei Smirnov, Elena Lyadova (1h49)

Elena n'a pas les moyens d'aider son fils Sergey et sa femme qui vivent dans un quartier populaire et demandent de l'argent. Son riche époux, Vladimir, n'aide que sa propre fille, une jeune femme hautaine. Un jour qu'Elena se fâche contre lui, Vladimir fait un infarctus. À l'hôpital, le vieil homme décide de nommer sa fille comme unique héritière. Elena, blessée, prépare un plan pour donner de l'argent à son fils…

Eléna est le 3e film du réalisateur, il avait obtenu le Lion d'or à Venise en 2003 pour *Le retour*, son premier long-métrage.

Le mercredi 5 octobre 2016

Merci la vie, film français de B. Blier, 1991, avec Charlotte Gainsbourg, Anouk Grinberg, Gérard Depardieu… (1h57)

Au bord d'une autoroute, Joëlle, dont l'existence a toujours été remplie de malheurs, rencontre Camille, une lycéenne originale. Joëlle se surprend à défendre la jeune fille quand un grossier personnage la roue de coups. Entre elles, une amitié se dessine. Les deux jeunes femmes passent une nuit avec un amant de rencontre et débarquent dans un restaurant où Joëlle se fait agresser. Camille découvre que le médecin qui la soigne est l'un de ses anciens amants, et qu'il s'est fait une clientèle en contraignant Joëlle à coucher avec toute la ville, déclenchant ainsi une épidémie de syphilis…

Un grand film surréaliste du réalisateur des valseuses.

Les projections-débats ont lieu à l'Entrepôt 7 rue Francis de Pressensé, à 20h

Prix d'entrée : 4,50 € pour tous.

● Où trouver La Page ?

La Page est en vente à la criée sur les marchés du quartier (Alésia, Brancusi, Brune, Daguerre, Edgar-Quinet, Coluche, Jourdan, Villemain), au parc Montsouris et dans les boutiques suivantes :

Rue d'Alésia
n° 1, librairie L'Herbe rouge
n° 73, librairie Ithaque

Rue Boulard
n° 14, librairie La petite lumière

Rue Brézin
n° 33, librairie Au Domaine des dieux

Boulevard Brune
n° 183, librairie Arcane livres
n° 134, librairie presse

Marché Brune
Mbaye Diop, tous les dimanches à l'entrée du marché

Place Constantin Brancusi
n°4 Boulangerie

Rue Daguerre
n° 61, Bouquinerie Oxfam
n° 66, café Naguère

Rue Didot
n° 61, France Foto Alésia
n° 97, Didot Presse

Rue du Départ
n° 1, Kiosque Mireau

Rue du Général-Humbert
n° 2-4, Compagnie Bouche à bouche

Avenue du Général-Leclerc
n° 10, kiosque Daguerre
n° 90, kiosque Jean-Moulin

Rue de Gergovie
n° 41, De thé en thé

Avenue Jean-Moulin
n° 12, librairie Sandrine et Laurent

Avenue du Maine
n° 165, tabac de la Mairie
n° 80, kiosque face à Darty

Rue du Moulin-Vert
n° 31, Librairie Le Livre écarlate

Rue d'Odessa
n° 20, Librairie d'Odessa

Rue Paul-Fort
n°19, Galerie

Boulevard Raspail
n° 202, kiosque Raspail

Rue Raymond-Losserand
n° 63, librairie Tropiques
n° 72, kiosque métro Pernety
n° 120, Au plaisir des yeux

Avenue René-Coty
n° 16, librairie Catherine Lemoine
Kiosque René-Coty

Rue de la Tombe-Issoire
n° 91, librairie

La Page
est éditée par l'association L'Équip'Page :
6, rue de l'Eure 75014.
www.lapage14.info – 06 72 48 43 39.
contact@lapage14.info
Directrice de la publication : Françoise Salmon
Commission paritaire 0618G83298
Impression : Rotographie, Montreuil. Dépôt légal : Juillet 2016

MEP_N111.indd 8 26/06/16 20:57